

Les écrits

IES ÉCRITS

L'oeil du hibou

André Major

Number 148, November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (2016). L'oeil du hibou. *Les écrits*, (148), 9–24.

ANDRÉ MAJOR

*L'œil du hibou*¹

Celui-là seul qui se laisse déranger vit. Ceux que plus rien ne dérange sont déjà morts.

ELIAS CANETTI

13 janvier 2002. On n'écrit pas pour soi ni pour les autres, mais pour ouvrir dans la grisaille une éclaircie où un peu de beauté – j'oserais même dire un peu de vérité – apparaîtrait comme une fleur dans la fissure du béton. Pour Elias Canetti, « on écrit, faute de pouvoir se parler à voix haute ». Il ajoute aussitôt que « parler aux autres conduit aux pires amertumes ». On écrit probablement parce qu'on arrive rarement à parler sans bredouiller et à partager avec autrui ce qui nous tient le plus à cœur.

« À quel endroit n'étoufferais-tu pas ? Pourquoi te chercher partout des racines ? Elles sont toutes si affreusement semblables. » C'est l'exilé désenchanté qui parle ainsi. Né au sein d'une famille juive qui avait fui l'Espagne pour trouver refuge dans une Bulgarie encore soumise à l'Empire ottoman, Elias Canetti rêvait d'apprendre l'allemand que parlaient ses parents entre eux. Au cours des années qu'ils passeront en

1. Extraits d'un ouvrage à paraître chez Boréal, dans la collection « Papiers collés ».

Suisse, sa mère, devenue veuve, l'aidera à faire de cette langue sa seconde langue maternelle. Après avoir élu domicile à Vienne, que l'*Anschluss* l'oblige à fuir, il séjourne à Paris, puis en Angleterre, où il obtient la nationalité britannique, sans renoncer à la nationalité turque. C'est en allemand qu'il écrira un unique roman, *Auto-da-fé*, et *Masse et puissance*, essai qui aura un retentissement durable, sans oublier des pièces de théâtre, des récits autobiographiques et des carnets où sa pensée trouve sa tonalité la plus personnelle. Quand il meurt à Zurich, en 1994, on l'enterre tout près de James Joyce. Après le Nobel, il ne pouvait sans doute rien espérer de mieux.

Le bonheur, c'est parfois le délicieux abandon à la rêverie – ou la douceur d'une main qui se pose sur votre nuque.

Canetti raconte qu'une nuit, ressentant une humiliation extrême, il voulut mourir et ouvrit *Le métier de vivre*, le fameux journal de Cesare Pavese, lecture qui l'amena à conclure : « Il s'est tué pour moi [...], par sa mort, il m'a fait aujourd'hui renaître. » Si l'on pouvait être utile à quelqu'un, ne serait-ce que comme garde-fou, on ne se verrait plus comme le vain personnage qu'on croit être trop souvent.

Plus loin, revenant sur sa découverte de Pavese, il dira se réjouir d'avoir en lui un « nouveau frère », qu'il « ne faudrait pas que cela se produise trop souvent », car on « n'apprend que de ceux qui sont complètement différents de soi », ajoutant : « La parenté vous assoupit. »

L'auteur de carnets tend à convertir l'expérience personnelle en généralité afin d'échapper au piège d'une certaine complaisance, tout comme il tient à rappeler le caractère subjectif des remarques d'ordre général qu'il lui arrive de faire.

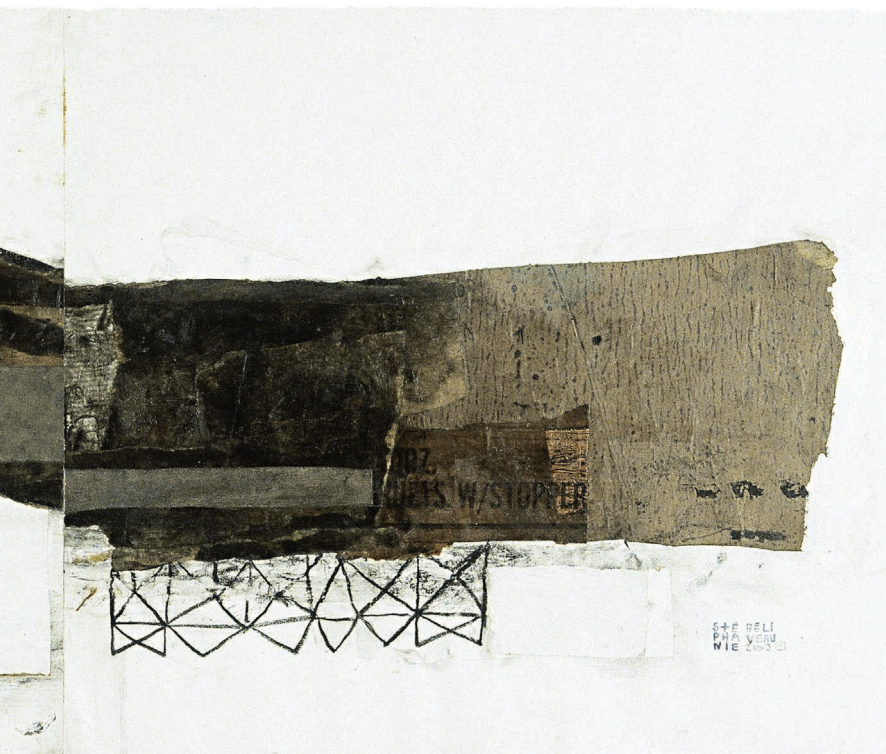
L'important n'est pas tant de témoigner fidèlement de celui qu'on est que de maintenir vivant le rapport entre soi et le monde – de bien faire voir et sentir ce qu'on a vu, lu ou vécu. Autrement dit, d'écrire bien et avec justesse, ce qui revient finalement au même. C'est cette justesse qui assure le bien-fondé de l'écriture. Quoi qu'il en soit, le carnet ne saurait être seulement un refuge. Il ne s'agit pas de sauver sa peau aux yeux du lecteur, mais de risquer de perdre la face en assumant le mauvais rôle autant que le bon, dans la petite comédie humaine au sein de laquelle on se débat, comme tout un chacun, avec les moyens du bord.

Ne plus lire, ce serait vivre à l'étroit, dans une chambre close, en ruminant des pensées complaisantes et, par conséquent, stériles.

La peur de l'autre conduit à la haine de l'autre sexe, d'une autre race, de n'importe quelle forme de différence. Pour qui ne peut s'épanouir que dans une relation harmonieuse avec autrui, le fanatique est un personnage énigmatique, qu'il ne lui est possible de comprendre qu'en plongeant profondément en lui-même, là où gisent les cendres d'une vieille haine – la haine plus forte que soi qu'on a pu éprouver et même entretenir jalousement à l'égard d'un rival. Pour ma part, n'ayant jamais haï durablement, je n'arrive pas à vraiment comprendre la haine du fanatique, ne voyant en lui que l'étranger absolu – le possédé.

On voudrait arriver à décrire la couleur du vent, comme Faulkner le fait dans « L'ours », l'un de ses plus forts récits. La voir est affaire d'attention, la faire voir est affaire d'art.





L'endroit le plus tranquille au monde est celui où l'on ne connaît personne.

ELIAS CANETTI

21 janvier. Le paysage est enfin devenu hivernal. Il y a un bon pied de neige, me manque, cependant, le plaisir de patiner sur le lac, comme j'ai pu le faire au cours des deux derniers hivers. Ce matin, levé à six heures, il me semblait que le temps ne passait pas sous ce ciel gris, presque blanc, qui laissait le paysage somnoler. J'écris, assis devant ma table de pin, entouré de mes livres les plus chers, écoutant les *Impromptus* de Schubert interprétés par Radu Lupu, que j'ai découvert par hasard il y a quelque temps. J'ai relu le manuscrit de mon poulain, à qui je dois le remettre avec une lettre de recommandation à l'intention d'un éventuel éditeur. Je crois que je ne participerai plus à ce programme de l'Union des écrivains, non qu'il me paraisse inutile, mais parce que je me sens plus ou moins à l'aise dans le rôle de « parrain ». Puis, j'ai fait une sieste troublée par une cavalcade de pensées que je n'énumérerai certainement pas dans ce carnet, puisque, à qui, je me le demande, cela importerait-il de les connaître ?

Un beau visage de femme – quel que soit son âge – me fait toujours rêver, davantage même que lorsque j'étais enfant et adolescent. La rêverie qu'il provoque inmanquablement a quelque chose de délicieux et de comparable à rien d'autre.

Rien de mieux pour apprivoiser un chien que d'adopter une posture d'accueil, le genou par terre et la main tendue. Cette humilité le désarme. Dans la plupart des cas, la bête louvoie en s'approchant pour renifler votre odeur. Il vaut mieux attendre qu'elle ait procédé à ce test olfactif avant d'oser la flatter. Pré-

cisons que dans les relations humaines, une telle humilité est moins recommandable, car elle risque d'être prise pour de la faiblesse et vous expose de ce fait au mépris des vaniteux et des fats, qui constituent la majorité de nos semblables, comme on le constate pour peu qu'on soit le moins clairvoyant.

Si nous pouvions atteindre à une transparence telle que notre lecteur croirait s'entendre parler en nous lisant, ce serait une réussite qui vaudrait davantage que la gloire. Ne nous illusionnons pas : nos mots ne passent dans l'esprit du lecteur qu'en subissant l'épreuve d'une interprétation et même d'une adaptation. Ce lecteur a beau adhérer fortement à ce qu'il lit, il ne prendrait tout de même pas la voix d'un autre pour la sienne. Pour ma part, bien que sensible à l'art si raffiné d'un Proust, je rôde à l'orée de son monde sans y entrer comme en un lieu familier, tandis que chez les Russes, chez Faulkner ou Hamsun, je suis comme chez moi, tout en sachant que c'est un monde qui ne sera jamais tout à fait le mien. Toute lecture significative suppose qu'on a développé avec une œuvre une familiarité en même temps qu'une résistance plus ou moins grande, plus ou moins durable. Chose certaine, la patrie du lecteur se trouve là où il se sent compris, là où il traverse des épreuves à sa mesure, comme dans n'importe quelle autre forme de coexistence.

Nous nous scandalisons beaucoup – et non sans mauvaise foi – d'entendre les Français farcir leur conversation de mots anglais, comme si nous ignorions la foule de tournures grammaticales calquées sur l'anglais qui plombent ce que nous appelons la langue québécoise. C'est avec une vanité parfaitement provinciale que nous voyons la paille qui est dans l'œil du voisin...

Lisant dans l'une de ses *Notes de Hampstead* que Canetti prend un grand plaisir à la lecture des mémoires d'Alexandre Herzen, le célèbre exilé russe, ma curiosité est piquée, et voilà que je sors de ma bibliothèque les deux volumes de *Passé et méditations*, que j'ai achetés il y a une trentaine d'années et que je me promets de lire bientôt, même si ma passion pour la Russie est plutôt somnolente ces derniers temps. Il suffirait que j'ouvre l'un de ces Herzen ou que je feuillette Mandelstam, Tolstoï, Bounine ou Tsvetaïeva, pour qu'elle se réveille. De Herzen, Canetti dit : « Ce n'est pas un écrivain, mais un proche parent de ces grands écrivains russes sans lesquels le monde serait unimaginable. »

Malgré que l'on ne soit pas toujours content de l'homme qu'on est, on refuserait, avec la dernière énergie, de devenir un autre, fût-il mieux doté que soi, et c'est pourquoi la perspective de changer si peu que ce soit nous répugne tant. Même si l'on cherche à demeurer tel qu'en soi-même on a toujours été, on change peu ou prou au fil des années, qu'on en ait décidé ainsi ou pas, car avec le temps nos défenses se sont affaiblies et nos passions apaisées, pour ne rien dire de ces habitudes auxquelles on a fini par être infidèle à la grande surprise de notre entourage. On a tant désiré se délester de tout ce bric-à-brac qui nous encombraient l'esprit que le vide s'y est fait de lui-même et qu'on n'entend plus grand-chose à tout ce qu'on y avait engrangé. On devine qu'un de ces jours, on aura le regard vague de ceux qui semblent avoir oublié tout ce qui, de toute manière, n'intéresse plus personne.

Le bonheur – ou ce qui lui ressemble le plus –, il m'arrive de le ressentir comme une grâce qui me serait accordée plus généreusement que jadis, peut-être parce qu'il tient à maintes activités auxquelles je me prête volontiers et qui relèvent, non

pas de situations extraordinaires, mais du menu quotidien : tel appareil qui semblait bon à jeter et que je remets en bon état, une lampe trouvée au bord du trottoir et rafistolée, cette recette que j'ai perfectionnée et qui fait les délices de mes hôtes, ou encore le spectacle du jour qui se lève en dissipant le brouillard au-dessus du lac. Je ne parle pas de telle image ou de telle pensée glanée au cours de ma promenade et que je m'empresse de noter, dans le calme de l'abri où se trouvent ma petite table de pin et les livres qui me tiennent compagnie. Ce qui contrarie ou assombrit ce bonheur furtif, c'est d'apprendre qu'un de mes enfants a un problème que je ne suis pas en mesure de l'aider à résoudre. En revanche, si je souffre d'une indisposition ou que j'ai un souci d'ordre matériel, je parviens à faire avec.

La beauté est une fée aussi capricieuse que la vérité. C'est à pas de loup qu'on l'approche, avec force ruses, la sachant capable de se métamorphoser en sorcière pour mettre à l'épreuve celui qui d'aventure la tiendrait pour une fille facile. Malgré cela, qu'on a appris à ses dépens, on continue de la courtiser et de rôder sur ses terres ingrates. La littérature, comme du reste toute autre forme d'art, n'a pas d'autre sens pour nous que cette ambition d'être son chevalier servant.



Le ton qui, chez Kafka, se retrouve partout : une sorte de faiblesse résonante. Mais ce n'est pas de la faiblesse, c'est le renoncement à l'au-delà. Et ce qui demeure, c'est cette résonance du renoncement.

ELIAS CANETTI

25 janvier. Pour apprécier la pertinence de ce commentaire, il ne suffit pas d'avoir lu *La métamorphose* : il faut s'être

immergé dans presque tout ce que Kafka a écrit – aussi bien ses lettres à ses amis et à ses fiancées que son *Journal*, ses contes et ses trois romans inachevés. Il faut s'être mis dans sa peau.

Où qu'on soit enraciné, l'ailleurs demeure notre horizon, sinon notre espoir. On vit toute sa jeunesse avec l'illusion que l'avenir n'aura pas de fin, puis voilà qu'on entrevoit le bout de la route. Qu'on s'en détourne ne change rien à l'affaire: on sent qu'un jour plus ou moins prochain, on rejoindra le cortège des disparus. On va et vient entre ceci et cela, dans le cercle du pareil au même. D'où le besoin qu'on a d'art et de grand air – d'oubli de soi.

Comme je me sens compris quand je tombe, toujours en lisant Canetti, sur une observation comme celle-ci: « Je ne saurais dire à quel point il me devient indifférent de savoir si je *resterai*. Je veux trouver ce que je pressens, voilà tout. » Et il parle encore en mon nom quand il écrit: « Ton péché originel, c'est d'ouvrir la bouche. Tant que tu écoutes, tu restes sans tache. » Ou ceci, qui n'est pas sans rapport avec ce qui précède: « Ouvre de nouveau toutes grandes tes oreilles et laisses-y affluer tout: l'absurde, l'incohérent, l'inutile. Le sens, tu le lui donneras plus tard seulement, dans ta création. »

« Réduire une phrase à un paysage », comme il le recommande, voilà le travail que j'essaie de faire en bricolant les notes de mes carnets – faire voir, même une pensée, sans me payer de mots.

Relisant, comme j'aime tant le faire, les livres qui m'ont amené ailleurs que dans mon territoire familial, je tombe sur ceci dans les *Raccourcis* d'Umberto Saba: « Prendre toujours des raccourcis pour marcher ne risque-t-il pas de donner, à la longue, la nostalgie des routes larges, plates, droites, départementales? »

Question que peut également se poser un prosateur de mon espèce pour qui l'écriture se resserre pour se faufiler dans le chas d'une aiguille. Car il m'arrive d'éprouver le besoin d'élaborer une réflexion ou d'explorer les ramifications d'une œuvre qui m'est chère, ce à quoi je me livre, avec le sentiment de ralentir le pas.

«L'art naît de la forme; il vit, et meurt, du contenu», écrit Saba avant de s'en expliquer à l'aide d'un vers. Un vers dont la portée lui semble avoir changé avec le temps – lequel change parfois l'or en poussière, rarement l'inverse.

Hier soir, j'ai beaucoup bu avec des amis, et ce matin, je me sens un peu étourdi. Contrairement aux lendemains de veille, je ne trouve rien à me reprocher. Ce qui m'amène à croire que j'ai fait des progrès: soit que je pèse mieux mes paroles, soit que celles-ci ne me pèsent plus guère après coup. Je me suis permis certaines méchancetés en les travestissant en plaisanteries. Non seulement le rire atténue la férocité du propos, mais il vous fait passer pour un convive de bonne compagnie.

On parle beaucoup des errements idéologiques des intellectuels, qui peuvent avoir été assez graves, moins cependant que les erreurs de jugement et les menées criminelles des pouvoirs politiques et militaires. Les Sharon de ce monde s'en tirent presque toujours à bon compte, aucun tribunal n'ayant l'autorité de les faire comparaître. Seuls les vaincus sont condamnés. Que l'horreur soit humaine, toutes les guerres en font la démonstration.

Au cœur de l'érablière où je me promenais depuis près d'une heure, j'ai fait halte, le temps de reprendre souffle. M'est alors venu inopinément à l'esprit le fait que, dans notre famille, nous n'avions pas l'habitude de nous rendre au cimetière pour

honorer la mémoire de nos morts. Comme si nous laissions les morts enterrer les morts et, que la vie continuait sans eux. J'ai rarement foulé le sol où reposent mes grands-parents et mes parents. Et pourtant ils m'accompagnent toujours : je les entends parfois, je les vois souvent au cours d'une promenade, dans mes rêves ou quand je cuisine ou bricole. Ne sachant quoi leur répondre, je me contente de les écouter, mieux que je le faisais de leur vivant. Depuis que je suis entré dans ce qu'on appelle l'âge de la retraite, je comprends à quel point ils ont peu vécu pour eux-mêmes, leurs enfants occupant tout leur espace.

Le Québec : une société en équilibre instable et qui en cherche les raisons ailleurs qu'en elle-même.

« Quand j'étais jeune », dit l'écrivain russe Isaac Babel, « je croyais que la somptuosité devait être décrite de manière somptueuse. [...] Il s'avère qu'il faut, très souvent, partir du point de vue opposé. » Dans son plus grand livre, *De sang-froid*, Truman Capote traite une affaire criminelle assez mélodramatique avec un détachement et un laconisme qui en assurent la parfaite efficacité narrative. Qu'il ait éprouvé tel ou tel sentiment au cours de ses recherches, puis en écrivant, il se garde bien de le faire savoir à son lecteur. Son approche esthétique consiste justement à laisser celui-ci apprécier et juger ce qu'il lui montre. Au fond, le point de vue de Babel rejoint le principe tchékhovien selon lequel on ne peut bien décrire la passion qu'en gardant la tête froide.

Trouver des phrases si simples qu'elles ne seront jamais plus vos propres phrases.

ELIAS CANETTI

4 février. Il est tombé une neige fraîche d'une dizaine de centimètres, qui redonne un air douillet aux montagnes. Le retour à Montréal s'est fait en douceur, dans un paysage qui avait fait peau neuve. J. a passé une échographie, et le fœtus se porte bien. Ce sera un garçon et il s'appellera Antoine, en souvenir d'Antoine Doinel, l'alter ego de Truffaut, que J. a tant aimé au cours de son adolescence. Peut-être aussi à cause du *Cabochon* dont le protagoniste s'appelle Antoine, lui aussi. Si c'était une fille que nous attendions, je craindrais moins pour son avenir.

Je relis ma correspondance avec Jacques Ferron avant de donner mon accord pour sa publication, après quoi je poursuis la révision de mes carnets, que je suis tenté d'intituler *L'Esprit vagabond*. Même si mon mandat de tuteur est terminé, je me suis engagé à lire le début du prochain roman de mon poulain. Pour y arriver, je dois m'imposer une discipline plus stricte et ne plus me disperser comme j'ai souvent tendance à le faire. Le plus clair de mon temps est consacré aux courses, à la cuisine, à l'entretien du chalet et de la maison, et, enfin, au travail littéraire, bon dernier de ma liste.

Celui dont la vie est remplie doit tenir la mort pour rien – ou pour une sorte de pause, si l'on peut dire cela de quelque chose d'aussi définitif.

L'écrivain écossais James Kelman, auteur du *Mécontentement*, déclare dans une entrevue publiée dans *Libération* qu'il peut imaginer prendre un verre avec Tchekhov, pas avec Tolstoï, écrivain qui lui semble convenir aux lecteurs d'âge mûr. Il ajoute

que, dans sa jeunesse, il préférait Dostoïevski et allait même jusqu'à reprendre à son compte les rapports d'hostilité que l'auteur de *L'Idiot* entretenait avec Tourguéniev. Plus tard, ayant lu ce dernier, il a compris qu'il n'aurait pas dû se laisser influencer par Dostoïevski. On peut retenir de ces propos que la relation avec une œuvre et son auteur est tributaire de sa propre évolution intellectuelle et esthétique, et que cette relation est aussi changeante et complexe que peut l'être la relation qu'on entretient avec des proches.

Dire qu'on est de la race des voluptueux inquiets est un aveu auquel il serait inutile d'ajouter un seul mot.

Vient un âge où l'on ne rêve plus de l'avenir, on n'a pas pour autant envie de célébrer le bon vieux temps. Le vertigineux présent – « le bel aujourd'hui » – nous suffit amplement.

Quand je ne trouve plus à me sustenter littérairement, je flâne dans la maison, le regard errant sur ces rangées de livres apparemment frappés de mutisme. J'ouvre alors un livre de cuisine qui m'emmène ailleurs, dans une région d'Italie – le Piémont, par exemple, où je ne tarde pas à me régaler en pensée de tel ou tel plat que l'illustration présente de manière particulièrement ragoûtante, et cela me ramène à Cesare Pavese et aux livres de lui que j'ai particulièrement aimés, il y a trente ou même quarante ans. Je relis les poèmes de *La mort viendra et elle aura tes yeux*. Je pourrais aussi revenir sur les pas des personnages du *Camarade* ou de *La lune et les feux*. Je préfère faire une incursion dans *Le métier de vivre*, dont certains passages me touchent toujours, bien que je les connaisse autant que s'ils étaient de moi. Je tombe sur ceci qui date de 1940, soit dix ans avant son suicide : « Celui qui ne se sauve pas tout seul, personne ne peut le sauver. » Le salut, qui hante Pavese autant

qu'il hante ses personnages, il le cherchera avec l'énergie du désespoir dans l'amour jamais réalisé, tout comme dans l'engagement politique, pour aboutir au sentiment d'un échec insurmontable. Si bien des pages laissent suinter cet échec, d'autres ont quelque chose de tonique ou de sereinement pessimiste : « Attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible. » Renouer avec lui, même de manière aussi impromptue, me fait mesurer à quel point je demeure sensible à son besoin de trouver refuge dans les vertes collines de son Santo Stefano Belbo natal, qui se confondaient avec son enfance et une certaine plénitude – besoin qui ressemble à celui que j'éprouve toujours de retrouver la forêt, la montagne et le lac, comme si ma survie en dépendait. Tout cela pour dire que si certaines affinités littéraires ne survivent pas au temps qui passe, d'autres perdurent pour des raisons qui relèvent de l'esthétique, du tempérament et du regard qu'on porte sur la vie. Le Piémont de Pavese est un ailleurs qui me restitue le paysage montagneux et lacustre où l'enfant que j'étais a fait la connaissance de la frayeur et de l'éblouissement.

Il dit qu'il a un « rhume d'homme » pour se montrer capable d'autodérision auprès des femmes à qui, ce faisant, il enlève les mots de la bouche.

Gilles Archambault, au cours du repas que nous prenions ensemble il y a quelques jours, m'a demandé s'il m'arrivait de m'ennuyer de la radio, à quoi j'ai répondu que jamais je ne m'ennuyais, pas plus de la radio que des autres activités auxquelles j'ai renoncé. Puis il m'a dit qu'il ne se faisait aucune illusion sur sa postérité littéraire et qu'une fois mort, il disparaîtrait du paysage. Ce qui, lui ai-je alors dit, serait le cas de la plupart d'entre nous, et que cela m'était parfaitement égal. Ce qui fait l'intérêt d'une œuvre, comme il le disait, c'est

le regard qu'elle porte sur le destin humain. J'y ai longuement réfléchi, sur le chemin du retour, avant de conclure que témoigner du destin humain – que j'associe au destin terrestre – exige une lucidité exceptionnelle et un art aussi raffiné que possible, à défaut de quoi on se borne à raconter des histoires comme il y en a des tonnes, et qui s'éteignent comme des étincelles. *(Lui ayant rappelé cette conversation que nous avons eue il y a plus d'une décennie, Archambault m'écrit qu'il souhaite laisser à la postérité « le souvenir d'un garçon du peuple, né en 1933, dans un Québec nettement archaïque, qui par le goût des livres a trouvé une échappatoire à la misère de vivre ».)*

On est vaguement conscient que petite serait une vie où rêver serait impossible.

Il est apaisant de renoncer à jouer un rôle, autant qu'il était exaltant d'en jouer un. On vit en passant d'un état à l'autre avec le sentiment de vivre, alors qu'on ne fait que vieillir.